

Colombie:

narcotrafic. guerrilla. conflit de basse intensité

Pourquoi la Colombie est-elle qualifiée de narcodémocratie davantage que la Bolivie, le Mexique ou le Pakistan? Pourquoi une élection présidentielle effectuée selon les normes de la démocratie, modèle occidental, est-elle remise en cause? Pourquoi les Etats Unis ont-ils infligé à la Colombie la punition de "dé-certification" en dépit des arrestations et "éliminations" de chefs maffieux?

A l'heure où le trafic de drogue tire parti de la libéralisation du commerce international et de la libre circulation des capitaux, y aurait-il un poids propre des narco-capitalistes colombiens susceptibles d'échapper au contrôle des maîtres du jeu financier multinational? Pourtant, en Colombie, on dit volontiers que la capitale du trafic colombien c'est Miami.

Il faut peut-être rechercher des explications à la nouvelle pression des Etats Unis, dans les formes particulières d'intégration du capital-narco à l'économie nationale colombienne, dans ses effets induits de modernisation et déstructuration sociale et surtout d'intensification de la guerrilla.

Les gouvernements colombiens, en dépit de leur traditionnelle fidélité aux Etats Unis ( constante sauf à l'époque où Theodore Roosevelt pouvait proclamer "I took Panama"), ont parfois des comportements autonomes. En même temps qu'ils se rallient à la " Doctrine Bush" selon laquelle le narcotrafic est une " menace contre la sécurité nationale des Etats Unis" ils tendent à se réserver le droit de l'appliquer selon des modes particuliers.

x x x

## Narco-traffic et accumulation de capital

Il est probablement suranné de parler en Colombie d'économie parallèle à propos du narcotrafic; mieux vaut dire économie "narcotisée". Le traditionnel "contrabando" qui a fait vivre des générations de Caribéens, a été l'ancêtre du narcotrafic qui s'est installé sur ses réseaux de base et a prospéré, grâce à des comportements traditionnels forgés en réponse aux diverses prohibitions ou taxations de l'époque coloniale et post-coloniale. Même si, en tant qu'activité illicite, le narcotrafic ne peut exister sans sa branche criminelle, il tend à se fondre dans l'activité économique visible .

Au terme de 25 ans le narco-traffic colombien a traversé les diverses phases telles que décrites par STIERS et RICHARDS(1) : prédatrice, parasitaire et symbiotique. Les narcos ont d'abord été prédateurs, groupes criminels garantissant leur pouvoir par la violence, éliminant les rivaux pour conquérir un espace. Une fois acquis ce premier développement ils ont parasité l'activité économique licite et influencé l'activité politique. Enfin, à mesure que leur accumulation de capital s'amplifiait ils sont entrés en symbiose avec le système économique et politique auquel leurs capitaux deviennent nécessaires.

L'activité économique colombienne "gangstérile" (néologisme employé par les économistes) s'est forgée dans un contexte de triple désajustement: paupérisation des campagnes par défaut de réforme agraire, urbanisation accélérée décidée selon le plan Lauchlin Currie des années 60, faiblesse des structures industrielles par manque de capitaux. La recherche de devises par la multiplication des exportations, destinés à importer les moyens technologiques du

développement a crée un climat favorable à ces nouveaux produits dont les prix seraient plus stables que ceux du café.

Les analystes financiers lucides, comme l'ex-président Lopez Michelsen (1974-78) acceptaient même de rencontrer à Panama en 1979 ceux qu'on n'appelait pas encore chefs de cartels: Pablo Escobar et les frères Ochoa, qui offraient de payer la dette extérieure de la Colombie moyennant amnistie. A cette époque, Alberto Santofimio Botero puissant homme politique, actuellement en prison pour "enrichissement illicite", soutenait que la nouvelle activité pouvait par l'investissement contribuer au développement du pays. Le gouvernement Turbay, en pleine restriction des changes, s'était contenté, pour capter les dollars d'ouvrir la "ventanilla izquierda" du Banco de la Republica, le guichet où les billets verts étaient changés en pesos pour un montant limité mais sans justificatif.

Cette époque de pénurie de dollar est aussi lointaine que la préhistoire quand on l'évoque aujourd'hui où on libelle volontiers en dollars la location d'un appartement de luxe, et quand les établissements financiers fleurissent partout. Les "Inversiones S.A.", "Financiera Horizonte", "Fonds de Pensions", "Centrale de Services", "Leasing capital", etc. sont plus nombreuses à Bogota que les boulangeries à Paris.

A l'âge archaïque de la marijuana, au début des années 70, s'affichaient les signes extérieurs du nouvel âge, les camperotoyota, les mustang-ranger qui remplaçaient le mulet, les hors-bords de cent chevaux qui remplaçaient le canoe. Aujourd'hui, la discrétion va avec la prudence qui résulte du changement d'échelle financière. Cependant les téléphones cellulaires sont aussi nécessaires que les armes, et l'habitat fortifié ne l'est pas par ostentation mais par obligation. Nouveaux quartiers emmurillés surveillés par gardes armés et chiens policiers, sont la modalité, déjà universelle de l'anti-ville. Autre quête d'abri dans les campagnes: les "clubs campestres", protégés par des murailles gardes armés mais plus encore par la taxe payée à la guerrilla voisine, ( la vacuna= le vaccin). La vie des légalement-riches et

celle des narco-riches se ressemble : mêmes gardes armés, même habitat, mêmes clubs, mêmes écoles; les préjugés tombent, l'argent réunit.

Les narco-trafiquants ont-ils été les hommes d'entreprise qu'ils prétendaient être ? Ont-ils contribué au développement économique et sous quelle forme ? Jusqu'à quel point ont-ils été utilisés par la bourgeoisie régnante ou jusqu' à quel point ont-ils pu l'influencer?

Les premiers grands prédateurs furent sacrifiés, mais leur empire financier ne s'est pas effondré avec eux. Les éléphants et les hippopotames du fabuleux jardin zoologique de Pablo Escobar ont gravement souffert de sa mort, mais sa fortune n'a guère été écornée par les confiscations. L'emprisonnement de Carlos Lehder aux Etats Unis n'a pas plongé dans la misère ses amis d'Armenia, (qui fut sa capitale personnelle) et ses anciens disciples sont devenus de prospères industriels du meuble. La mort de Rodriguez Gacha n'empêche pas les anciens "muchachos", qui constituaient sa garde prétorienne, de régner sur la région de Pacho, ( zone de passage de la cordillère centrale vers les Llanos).

L'âge des prédateurs est passé, comme est passée la première phase d'accumulation de capital. Ce changement d'échelle appelle un nouveau comportement social. Les grands "narcos" établis ne demandent pas mieux que d'entrer dans l'âge de raison . La légitimité sociale leur est acquise et leur participation aux réunions mondaines est assez naturelle pour que le président Samper, ait pu admettre qu'il avait, comme n'importe quelle personne de la bonne société, eu l'occasion de se trouver dans les mêmes salons que les frères Rodriguez Orejuela ou même la "Mona Sarria" (mystérieusement assassinée depuis).

Cette "normalisation" sociale va de pair avec la "normalisation" des affaires: Banques , compagnies d' investissement, chaînes de pharmacie, de magasins de photos, bijouteries, matériel informatique , compagnies de transport aérien, sociétés hôtelières. Qui s'interrogera bientôt sur l'origine du capital de ces entreprises en dehors des sociologues et des économistes, ce qui deviendra plus

5/ -  
difficile à mesure que progresse l'intégration de l'économie colombienne au marché mondial?

Les économistes (2) et les statisticiens s'efforcent d'évaluer les flux de dollars produits de la drogue et les modalités de leur intégration à l'économie légale, à travers une sous-facturation des importations et une sur-facturation des exportations. L'évaluation de l'entrée de cinq mille millions de dollars annuels (représentant environ 10% du PIB) n'a qu'une valeur indicative car elle ne peut inclure les opérations réalisées par des prête-noms dans des banques internationales ni les investissements extrabancaires.

C'est en étudiant les économies régionales qu'apparaissent mieux les investissements d'origine narcotique. Les effets de cet investissement sont visibles dans le monde agricole, développement des élevages de toros ou de chevaux de "paso fino" ou d'industrie laitière ou de dérivés de bois et cuirs. L'appropriation massive par les "narcos" de bonnes terres agricoles - 5 à 6 millions d'hectares, qui constitue une sorte de contre-réforme agricole, revivifie le latifundisme et aggrave la vieille crise agricole..

Les narco-entrepreneurs ont aussi des comportements spécifiques: la préoccupation de laver les narcodollars a souvent la priorité sur celle de réaliser les profits les plus gros, de sorte que les entreprises peuvent survivre en dépit du faible pouvoir d'achat de la population. Si les somptueux centres commerciaux de Bogota obéissaient seulement à l'impératif classique de rentabilité ils seraient en faillite, vu le faible nombre d'acheteurs en mesure de payer des tapis, meubles, thés ou chocolats aux prix de Paris ou New York. En tout cas les narco-entrepreneurs des années 90 n'ont plus l'allure des parrains des années 70-80, avides de paraître et d'étaler leurs richesses, ils ressemblent à tout le monde. Cependant, dans ce nouvel âge de la symbiose avec l'ensemble économique, les narcotrafiants ont encore besoin d'organiser certaines activités sur le mode clandestin et défensif, mais grâce au caractère caméléon de la libre entreprise, ils parviennent à

faire fonctionner une trentaine d'organisations à travers tout le pays, assez discrètement pour éviter qu'on ne les qualifie méchamment de cartels.

En somme, tout indique que l'ouverture néo-libérale de la Colombie favorise l'intégration des narco-dollars dans des structures internationales de capital. Certains colombiens, bien au fait de ces choses, prétendent que la vraie capitale narco n'est pas Bogota mais Miami. Ainsi le problème de la "sécurité nationale des Etats Unis" inclut-il une dimension économique: le contrôle du cheminement des capitaux jusqu'à leur source.

x x x

#### Les Etats Unis et le narcoconflit de basse intensité

Cette version du narcotrafic ramené à son statut d'entreprise capitaliste opérant sur des matières illicites, n'ignore pas que la criminalité en est le corollaire nécessaire, mais elle veut insister sur la version prévalant dans les pays de l'offre, version que les pays demandeurs de drogues veulent ignorer.

Les Etats Unis fondent leur politique anti drogue sur la lutte contre l'offre plutôt que la demande, et l'idée que les pays emetteurs sont responsables de la consommation dans le pays récepteur. Comment ne pas remarquer que la consommation de marijuana aux Etats Unis est dépénalisée depuis que sa production est légalisée dans cinq états, et rappeler qu'il y a vingt ans les colombiens étaient rendus responsables de cette consommation et la D.E.A. obligeait la Colombie à déverser du paraquat sur la sierra Nevada de Santa Marta pour détruire les champs de marijuana et, au passage les autres cultures. La Colombie semble avoir été choisie, parmi bien d'autres pays fournisseurs de drogues, comme le bouc émissaire de l'échec des tentatives de contrôle de la consommation intérieure. Mais la Colombie est davantage qu'un bouc émissaire: si

le Mexique, plaque tournante du trafic, échappe à l'ostracisme officiel dont est frappée la Colombie, c'est que ses dirigeants ne se glissent pas aussi parfaitement dans le moule dessiné pour assurer la "sécurité nationale des Etats Unis".

Le narcotrafic a été décrété par Georges Bush "menace de la sécurité nationale des Etats Unis"(3); concept qui renvoie à la Doctrine du même nom élaborée durant la guerre froide. Le communisme, grand ennemi des valeurs de la société américaine, se trouverait ainsi remplacé par une force de désagrégation sociale aussi dangereuse. Les Etats Unis attendent des pays de leur hémisphère, comme la Colombie, qu'ils adoptent le même principe d'action et admettent à leur tour que le narcotrafic menace leur sécurité nationale.

C'est en vertu de cela que les Etats Unis demandent à la Colombie d'engager son armée dans la lutte contre le narcotrafic. Les militaires colombiens, en particulier les officiers formés à l'Ecole de contre-insurgence de Panama, instruits par des officiers nord-américains, ont toujours considéré que la principale menace intérieure était le communisme, ont été et sont encore réticents quant à caractériser le narcotrafic comme menace à la sécurité nationale. Déjà en octobre 1978, lorsque le président Turbay avait consenti à lancer l'armée contre les narcotrafiquants de la Guajira, le général Jose Maria Villareal commandant la 2<sup>eme</sup> brigade de la "Côte Atlantique" s'était plaint qu'en envoyant 10000 hommes il avait débilité ses forces de lutte contre la guerrilla, et ceci, pour un résultat qui lui paraissait douteux. Les chefs militaires ont depuis près de vingt ans, régulièrement reposé le problème et rappelé que leur objectif premier était la lutte contre la guerrilla. Cette réticence leur a valu une augmentation constante de l'aide américaine et des programmes intensifs de modernisation militaire: c'est ainsi que pendant les années Gaviria (président de 1990 à 1994), les forces militaires (terre, mer air) ont reçu 82% de l'aide militaire américaine, tandis que les forces de police qui

8/

avaient la responsabilité directe de la lutte contre les narcotrafiquants ne recevaient que 18%.

Sous l'administration Bush, l'envoi de troupes américaines à l'étranger pour combattre le narcotrafic a été décidée (Blast furnace en Bolivie(4) ). En Colombie durant la présidence de Gaviria, l'arrivée d'un contingent de soldats américains à Buenaventura en 1991, a suscité une telle réprobation que les "conseillers" durent par la suite se faire plus discrets.

En juin 1993 le nouveau manuel de campagne de l'armée américaine, a défini le combat contre les narcotiques comme une modalité d'opérations autres que la guerre, une modalité de conflit de basse intensité. En Colombie, le président Gaviria, qui a créé "un conseil national de sécurité", décida l'affrontement intégral des groupes armés: "le narco -trafic, la guerrilla et les diverses formes de justice privée sont un défi à la sécurité nationale". En dépit de ce rapprochement de Gaviria avec le point de vue américain sur la guerre intégrale, les militaires colombiens semblent avoir continué à préserver leur définition de l'ennemi intérieur.(5)

Cette divergence de point de vue entre Américains et Colombiens qui est davantage d'ordre tactique que stratégique mérite quelque attention. Les militaires colombiens qui ont de bonnes raisons de voir dans les narcotrafiquants des alliés contre les guerrillas n'ont guère de motifs de principe à les combattre. Un ouvrage politique récent( de Diana Duque Gomez) explique les enjeux : "il est évident que les trafiquants de cocaïne sont, au plan politique comme économique, en faveur du système démocratique colombien. L'erreur de Betancur et de Barco a été de renoncer à combattre la subversion totalitaire et à concentrer leurs énergies contre les narcotrafiquants alors qu'ils sont contre la subversion".

La diplomatie américaine n'ignore pas que les grands narcotrafiquants colombiens sont de fidèles partisans de l'idéologie néo-libérale, et de bons bourgeois potentiels. Les fils des "narcos" sont largement accueillis dans les collèges des Etats-